20e régiment d’infanterie de ligne 1803-1815 - Extrait du 20e régiment d’infanterie - Auteur : E. de Fonclare d’après les notes au ministère de la guerre par le Costelbonel (1776-1815) et les divers documents dans les archives du corps - Imp ; Châteauroux : A. Majesté et L. Bouchardeau - 1896. - Droits : domaine public, numérisé par Google - Sources - Saisie : 2026

CHAPITRE III

20e REGIMENT D’INFANTERIE
1803-1805

Formation du 20e régiment d'infanterie. — Par arrêté des consuls du 1er vendémiaire an XI (24 sept. 1803), la dénomination de demi-brigade était supprimée, et celle de régiment rétablie. Le même arrêté fixait le nombre et la composition[1] des régiments, et décidait que les chefs de brigade porteraient désormais le titre de colonels.
Conformément à ce décret, la 20e demi-brigade devint 20e régiment d'infanterie et engloba deux bataillons de la 91e stationnée en Corse. Mais le 20e ne fut réellement organisé que le 1er ventôse an XII (19 février 1804).

Il comprit un état-major composé de :

Colonel	1
Major[2]	1
Chefs de bataillons	4
Adjudants-majors	1
Quartier-maître trésorier	1
Chirurgien (en guerre 4).	1
Adjudants sous-officiers	4
Vaguemestre	1
Tambour-major	1
Caporal-tambour	1
Musiciens (dont 1 chef)	8
Tailleur	1
Cordonnier	1
Guétrier	1
Armurier	1

L'effectif des compagnies était de :

Officiers	3
Sergent-major	1
Sergents.	4
Fourrier.	1
Caporaux	8
Grenadiers ou carabiniers	60 (en guerre). 64

1 Le nombre des régiments d'infanterie de ligne était fixé à 90, dont 29 à 4 bataillons, 71 à 3 bataillons, Le 20e fut à 4 bataillons. Il était créé en plus 27 régiments d'infanterie légère dont 3 à 4 bataillons et 24 à 3 bataillons,

2 Le major est chargé des détails de l'instruction, de la tenue, de la discipline, de la police, de la comptabilité du corps et des compagnies, de la tenue des contrôles dont il est dépositaire. Il est rapporteur du conseil d'administration, et commande le régiment en l'absence du colonel. Il remplit, en un mot, à la fois les fonctions du lieutenant-colonel et du major de nos jours.

Ancestramil

Fusiliers.	68
(en guerre).	104
Tambours.	2

L'effectif total était de : en paix, 2610.
en guerre, 4179.

Le régiment avait en outre : 1º à l'île d'Elbe, un conseil central d'administration composé de sept membres :

Le colonel, président	1
Le major, rapporteur	1
Chefs de bataillons	2
Capitaines	2
Sergent-major	1

2º En Corse, un conseil éventuel résidant à Bastia et comprenant :

Chef de bataillon	1
Capitaines	3
Sergent-major	1

N'est-ce point, à peu de chose près, tant au point de vue administratif qu'à celui de la hiérarchie et des obligations militaires, l'organisation actuelle ?

Tenue. — Aucun changement radical ne fut apporté dans la tenue et dans l'équipement. Malgré leur incommodité, on n'osait pas toucher aux uniformes illustrés par tant de victoires. L'infanterie conserva l'habit bleu à revers blancs des volontaires de 91, mais le pantalon fut remplacé par la culotte et les longues guêtres ; la queue disparut, les cheveux furent coupés ras. Dans quelques régiments, le schako fut substitué au chapeau. Enfin, la moustache ne fut autorisée que dans la cavalerie et les compagnies d'élite.

Armement. — Depuis l'an IX, l'infanterie était armée du fusil modèle 1777 modifié, à canon de 1 m. 14 de longueur, à baïonnette de 0 m. 41, à garnitures de fer. La platine de ce fusil, très mal disposée, en faisait une arme des plus rudimentaires. Il est à remarquer que cette époque impériale, si fertile en grandes actions militaires, employa toujours un armement et un matériel médiocres. Tous les esprits, toutes les forces vives du pays, tendues vers Faction même de la guerre, n'avaient pas le loisir d'en perfectionner les instruments. De longues périodes de paix permettent seules aux nations de rechercher des moyens compliqués de se détruire.

Compagnies de voltigeurs. — Un décret de l'an III (1805) prescrivit la formation de compagnies de voltigeurs, qui, dans tous les régiments, prirent le n° 8 de chaque bataillon. Elles furent constituées avec des hommes petits mais robustes, instruits d'une façon spéciale, de manière à pouvoir agir de concert avec la cavalerie légère.

Avancement. — L'avancement eut lieu de la manière suivante :
1/3 à l'ancienneté,
1/3 à l'élection,

1/3 au choix du gouvernement.

Règlements. — Les formations tactiques étaient celles du règlement de 1791 modifié par l'expérience de la Révolution. Des règlements sur le service intérieur, sur le service des places et sur le service en campagne (ces deux derniers un peu surannés) régissaient les corps de troupe et formaient comme aujourd'hui, pour l'officier et le soldat, une sorte de code renfermant tous leurs devoirs militaires.

Emplacements du 20e après sa constitution. — Après sa constitution, le 20e fut ainsi réparti : deux bataillons avec l'état-major à Porto-Ferrajo, deux bataillons à Bastia (Corse). Il resta dans cette situation pendant tout l'an XII (1804). Au commencement de l'an XIII (1805), le 1er bataillon quitta l'île d'Elbe. Embarqué le 27 nivôse (janvier) à deux heures de l'après-midi, il fut débarqué le même jour à Piombino, d'où il se rendit à Livourne pour y tenir garnison. Il arriva dans cette ville le 30 nivôse à l'effectif de 333 hommes.
En prairial (juin), le bataillon de l'île d'Elbe fut relevé par un bataillon de Corse ; le 1er, qui était à Livourne, reçut l'ordre de se rendre en Ligurie, à la Spezzia, et de là à Gênes.
A la fin de l'an XIII (1805), les bataillons stationnés en Corse et dans l'île d Elbe furent embarqués et transportés à Gênes. De là le régiment réuni fut dirige sur Alexandrie, puis sur Brescia. Nous le retrouverons dans cette ville, au moment ou il sera incorporé dans le corps d'armée de **MASSENA** (8 corps) pour prendre part à la campagne d'Italie.

CHAPITRE IV

CAMPAGNE EN ITALIE. — Caldiero (1805)

Commencement des hostilités. Nous voici maintenant arrivés à l'époque de l'Empire la plus glorieuse pour le régiment : campagne de 1805 en Italie et bataille de Caldiero. Ce nom inscrit sur le drapeau du 20e est un titre de gloire qui lui revient sans conteste, non seulement à cause de la part décisive qu'il prit à la victoire et du nombre des morts qu'il eut à déplorer, mais encore et surtout en considération des actes multiples et éclatants de courage individuel qui marquèrent, ce jour-là, chacune de ses stations sur le champ de bataille.
Au mois d'octobre 1805, le 20e fut incorporé dans la brigade **HERBIN** de la 4e division (général Duhesme) du 8e corps (maréchal Masséna) destiné à défendre l'Italie contre l'archiduc **CHARLES**, pendant que l'armée du Rhin, sous les ordres de **NAPOLÉON**, prendrait, par le Danube, la route de Vienne. L'armée autrichienne (130.000 hommes) occupait tout le cours de l'Adige, depuis Vérone jusqu'à Legnago. L'armée française (52.000 hommes) occupait les positions entre le Mincio et l'Adige. La division **DUHESME** se trouvait à Sieuma-Campagna et Castel-Novo.
Le maréchal **MASSÉNA** se décida à prendre l'offensive au mois d'octobre 1805. Sa première opération fut la prise du Chateau-Vieux de Vérone, qui permettait de passer sur la rive gauche de l'Adige. Ce château, relié à Vérone par un pont que gardaient les Autrichiens, fut enlevé de vive force, dans la nuit du 18 au 19 octobre. Véronette fut ensuite occupée par les divisions **GARDANNE** et **DUHESME** et notre débouché sur la rive gauche complètement assuré.

20e régiment d’infanterie de ligne 1803-1815 - Extrait du 20e régiment d’infanterie - Auteur : E. de Fonclare d’après les notes au ministère de la guerre par le Costelbonel (1776-1815) et les divers documents dans les archives du corps - Imp ; Châteauroux : A. Majesté et L. Bouchardeau - 1896. - Droits : domaine public, numérisé par Google - Sources - Saisie : 2026

Du 21 au 29 octobre, l'armée française garda ses positions. L'archiduc Charles profita de notre immobilité pour faire fortifier l'excellente position de Caldiero qui constitue un défilé sur la route de Vérone à Vienne.
Le 29 octobre, **MASSÉNA** donna l'ordre de franchir l'Adige. La division **DUHESME** traversa le pont du Château-Vieux, bouscula devant elle les détachements autrichiens auxquels elle prit trois cents hommes et atteignit les hauteurs de Véronette. Le généralissime autrichien, résolu à accepter la lutte, avait concentré ses forces à Caldiero. Le lendemain, 30 octobre, **MASSÉNA** vint l’y attaquer.

Bataille de Caldiero. — Toute la matinée ne fut qu'une suite d'escarmouches entre nos tirailleurs et les avant-postes ennemis ; un brouillard épais couvrait le champ de bataille et dérobait à chacune des armées les mouvements de l'autre. Vers onze heures, la brume se dissipa tout à coup et **MASSÉNA** vit les Autrichiens, débouchant par les intervalles de leurs retranchements, s'avancer en colonnes profondes. Il donna immédiatement l'ordre de l'attaque générale.
A droite, la division **MOLITOR** marcha sur les hauteurs. Au centre, la division **GARDANNE** se porta sur le village de Caldiero et l'enleva à la baïonnette. A gauche, la division **DUHESME** s'ébranla pour attaquer l’aile droite autrichienne.
Pendant que l'archiduc **CHARLES** se portait sur notre droite, les corps du prince **de REUSS** et du général **NORDMANN**, réunis sur Gambione, en délogèrent les avant-postes du général **DUHESME** et poussèrent jusqu'aux premières maisons de Calderino, prononçant ainsi une puissante attaque sur notre gauche. Le général **CAMUS**, à la tête du 14e d'infanterie légère, chassa les tirailleurs ennemis, s'avança jusqu'à Calderino et fut à son tour repoussé. Le 102e régiment, qui marchait à son secours, fut désuni, et plia sous l'effort d'une forte colonne, soutenu par quelques escadrons de cavalerie.
Il était alors quatre heures de l'après-midi, et l'armée française était repoussée sur presque tous les points de la ligne de bataille. C’est à ce moment qu'intervint le 20e, lancé pour retarder l’ennemi qui débouchait en force de Caldiero. Les 2e et 3e bataillons, suivant de près le 102e, furent entraînées dans son mouvement de retraite, mais le 4e sous les ordres du commandant **HUGO**, dont le déploiement n’était pas opéré, tint bon dans la main de son chef et fit tête aux Autrichiens. Profitant du désordre dans lequel ils poursuivaient nos colonnes débandées, ce brave bataillon attaqua vivement les premiers échelons ennemis, les rejeta sur les troupes suivantes et les chargea jusqu'à l'entrée du village. Un fort détachement de Croates, placé sur la grande route, sa gauche touchant au pont de Caldiero, attendit le 4e bataillon et l'accueillit par un feu heureusement mal ajusté. Il fut bousculé et pris tout entier.
Pendant que le commandant **HUGO** faisait filer les prisonniers sous l'escorte de quelques blessés et que l'infanterie qu'il avait culbutée allait se reformer au pied de ses retranchements, il aperçut à travers les arbres plusieurs escadrons de dragons impériaux, qui s'ébranlaient pour le charger. Il remit aussitôt son bataillon en colonne et s'avança vers les Autrichiens sur un terrain qui devait leur présenter de continuels obstacles.
Des retranchements dominant la plaine, toute l'artillerie ennemie concentrait son feu sur ce bataillon inébranlable ; mais le tir trop élevé n'avait qu'une efficacité médiocre, toutefois presque tous les tambours du bataillon furent mis en pièces par une bombe qui éclata au milieu d'eux. Une circonstance heureuse vint alors favoriser le commandant **HUGO** : il vit les escadrons impériaux hésiter, puis s'arrêter devant une crevasse infranchissable ; bientôt son bataillon atteignit le bord opposé du ravin, se déploya et ouvrit le feu. La cavalerie autrichienne, pour ne pas être anéantie,

tourna bride en désordre. A peine eut-elle disparu que la mitraille et la mousqueterie firent rage contre le 1er bataillon du 20e et le forcèrent à se retrancher dans le ravin.
Cependant une masse de trois mille fantassins s'avançait pour soutenir les dragons et le commandant **HUGO** dut rassembler sa ligne, puis la jeter dans les haies de Caldiero. Mais, au lieu de s'attarder contre cette poignée de braves qu'elle ne pensait pas avoir causé tant de désordre, la colonne autrichienne se dirigea sur des rassemblements de grenadiers français qui couronnaient un mamelon assez éloigné. A ce moment, le 1er bataillon du 20e, qui marchait en avant pour soutenir le 4e, le rallia et tous deux, attaquant de flanc les Autrichiens, les obligèrent à une retraite précipitée.
Profitant de cet avantage, le commandant **HUGO** franchit le torrent, et fit dire au 1er bataillon de se préparer a soutenir le choc des dragons autrichiens. Mais ce bataillon, lance à la droite du 4e, n'eut pas le temps de prendre ses dispositions et reçut la charge sans être reforme. Le commandant et son aigle furent enlevés, et cette troupe allait succomber en entier si le vaillant 4e ne se fut précipité à son secours. Il reprit, au pied même des redoutes autrichiennes, le chef du 1er bataillon, son aigle et deux cents hommes.
Le commandant **HUGO** comprenant que, faute d'être soutenu, il lui serait impossible de se maintenir dans les retranchements, ne voulut pas y pénétrer et s'attacha à la conservation du débouché de Caldiero. Groupant autour de lui environ quinze cents hommes appartenant à tous les corps qui avaient donné, il les organisa et les distribua sur sa ligne de défense, et quand le maréchal **MASSÉNA** fit demander, par un de ses aides de camp, par qui était défendu Caldiero et si la troupe qui l'occupait pourrait encore tenir quelque temps, il répondit avec fierté qu'il était sur de ses hommes, pourvu qu'ils aient des cartouches. On lui en envoya deux caissons.
C'est avec ces faibles moyens qu'abandonnés à eux-mêmes, mais commandés par un officier intelligent et énergique, quelques Français se battirent dans Caldiero depuis cinq heures de l'après-midi jusqu'à huit heures du soir. Leur héroïque résistance contribua puissamment au succès de la journée en fermant à l'ennemi tout débouché sur ce point. L'importance de cette position fut d'ailleurs soulignée par les efforts que tenta l'ennemi pour s'en emparer. Le village fut attaqué plusieurs fois à la baïonnette, on se battit corps à corps de maisons en maisons et, à la nuit, le prince **de HOHENLOHE-BARTENSTEIN** fit un dernier effort avec la réserve des grenadiers hongrois. Il les jeta dans les rues de Caldiero où se livra une terrible mêlée qui prit fin seulement au milieu des ténèbres par la retraite des Autrichiens. Tel fut le rôle du 20e dans cette journée mémorable. Nous venons de voir la magnifique conduite du commandant **HUGO**, mais d'autres braves sont encore à citer.
Le général en chef, dans son rapport, signale tout particulièrement les officiers dont les noms suivent :
Hugo. — Chef de bataillon : cité trois fois avec éloges par Masséna, proposé pour l'avancement.
Verbois. — Chef de bataillon : félicité pour avoir conduit son bataillon à la charge avec une rare intrépidité, a fait faire près de mille prisonniers dans le premier choc de la bataille.
Blin. — Adjudant-major : a passé le premier un ravin sur lequel l'ennemi dirigeait son feu, a été blessé de plusieurs coups de sabre aux bras et à la tête, proposé pour l'avancement.
Mandrillon. — Adjudant-major : a toujours été a la tête des braves qu'il excitait par son exemple et a contribué à la prise de cent vingt Autrichiens dans une charge exécutée par son bataillon.
Bernhard. — Capitaine : a conduit sa compagnie à la charge avec beaucoup d'intrépidité, a fait plusieurs prisonniers, a été blessé d'un coup de sabre à la main droite ; proposé pour l'avancement.
Calhasson. — Capitaine : se trouvait avec sa compagnie sur la droite du 3e bataillon, grâce à sa fermeté a empêché plusieurs fois l'ennemi de tourner le bataillon ; proposé pour l'avancement.

Condamy. — Capitaine : a montré beaucoup de bravoure et une activité infatigable à Caldiero où on le vit toujours dans les postes les plus périlleux, encourager ses voltigeurs et faire un grand nombre de prisonniers ; proposé pour l'avancement.
Dayez. — Capitaine : a conduit sa compagnie à la charge avec une intrépidité remarquable, a pris une centaine d'Autrichiens, a été blessé de plusieurs coups de sabre à la tête.
Bouchet. — Capitaine : a chargé la cavalerie ennemie avec intrépidité à la tête de sa compagnie, a été blessé de plusieurs coups de sabre, dont l'un à la main droite, a dû être amputé.
André. — Lieutenant : a conduit sa compagnie à la charge avec intrépidité, a reçu plusieurs coups de sabre à la tête et à l'épaule droite, a perdu le bras droit.
Goyhaume. — Lieutenant : a chargé avec sa compagnie, a fait un grand nombre de prisonniers, a reçu quatre coups de sabre.
Grignon. — Sous-lieutenant porte-drapeau : portait le drapeau du 1er bataillon, bousculé par une charge de la cavalerie ennemie a défendu seul et vaillamment son drapeau contre plusieurs cavaliers ennemis qui voulaient le lui enlever.
En outre, ont été proposés pour l'avancement : **DÉLIVAIN, LEMAIRE, GOINARD, GIRARD,** capitaines ; **CAPPE**, adjudant-major ; **LAROCHE**, lieutenant.
En dehors de ces noms il faut encore conserver le souvenir des braves qui payèrent de leur vie le succès de la journée. Ceux-là sont inscrits à la place d'honneur parmi les tués et les blessés du régiment.

Opérations du régiment après Caldiero. — Après la bataille de Caldiero, le régiment continue à faire partie de la division **DUHESME** et participe aux opérations du 8'e corps. Le 31 octobre il assiste au combat de Gambione, après lequel l'archiduc Charles se décide à battre définitivement en retraite.
MASSÉNA, qui le suit, vient se concentrer à Vago. La division **DUHESME** campe en avant de cette localité, à droite de la division **GARDANNE**. Le 2 novembre la division bivouaque à un kilomètre en arrière de Montebello (route de Vicence). Le 4, elle pénètre dans Vicence, s'empare de la ville, des magasins et de mille blessés que l'ennemi n'a pas emmenés. Le 5, elle passe la Brenta et campe pendant deux jours près de la route de Bassano en arrière de San-Pietro.
Le 20e continue ainsi sa marche à la suite de l'archiduc jusqu'au moment où le 8e corps fait sa jonction avec le maréchal **NEY** (6e corps) à Klagenfurt. A partir de ce moment, l'armée n'a plus, jusqu'à la paix de Presbourg, aucune opération importante à exécuter.

CHAPITRE V

CAMPAGNE DANS LE ROYAUME DE NAPLES (1806-1811)

1806. — Le roi Ferdinand de Naples avait conclu, le 21 septembre 1805, avec **NAPOLÉON**, une convention d'après laquelle il s'était engagé à une stricte neutralité. Mais il avait, durant la campagne de 1805, introduit sur son territoire une armée de dix-huit mille Anglo-Russes. Indigné de cette perfidie, **NAPOLÉON** l'apprit à son armée par une de ces proclamations sonores qui lui étaient habituelles :

20e régiment d'infanterie de ligne 1803-1815 - Extrait du 20e régiment d'infanterie - Auteur : E. de Fonclare d'après les notes au ministère de la guerre par le Costelbonel (1776-1815) et les divers documents dans les archives du corps - Imp ; Châteauroux : A. Majesté et L. Bouchardeau - 1896. - Droits : domaine public, numérisé par Google - Sources - Saisie : 2026

Du camp impérial de Schoenbrunn, 36 décembre 1805.

Soldats,

« Depuis dix ans j'ai tout fait pour sauver le roi de Naples, il a tout fait pour se perdre.
« Après les batailles de Dego, de Mondovi, de Lodi, il ne pouvait m'opposer qu'une faible résistance. Je me fiai aux paroles de ce prince et fus généreux envers lui.
« Lorsque la seconde coalition fut dissoute à Marengo, le roi de Naples, qui le premier avait commencé cette injuste guerre, abandonné à Lunéville par ses alliés, resta seul et sans défense. Il m'implora, je lui pardonnai une seconde fois.
« Il y a peu de mois, vous étiez aux portes de Naples. J'avais d'assez légitimes raisons et de suspecter la trahison qui se méditait et de venger les outrages qui m'avaient été faits. Je fus encore généreux. Je reconnus la neutralité de Naples ; je vous ordonnai d'évacuer ce royaume : et pour la troisième fois la maison de Naples fut raffermie et sauvée.
« Pardonnerons-nous une quatrième fois ? Nous fierons-nous une quatrième fois à une cour sans foi, sans honneur, sans raison ? Non, la dynastie de Naples a cessé de régner ; son existence est incompatible avec le repos de l'Europe et l'honneur de ma couronne.
« Soldats, marchez ; précipitez dans les flots, si tant est qu'ils vous attendent, ces débiles bataillons des tyrans des mers. Montrez au monde de quelle manière nous punissons les parjures. Ne tardez pas à m'apprendre que l'Italie est tout entière soumise à mes lois ou à celle de mes alliés ; que le plus beau pays de la terre est affranchi du joug des hommes les plus perfides ; que la sainteté des traités est vengée et que les mânes de mes braves soldats égorgés dans les ports de Sicile à leur retour d'Egypte, après avoir échappé au péril des naufrages, des déserts et de cent combats, sont enfin apaisées. »

L'armée d'Italie, que les triomphes de **MASSÉNA** avaient, ainsi que nous l'avons vu, conduite sur les frontières de l'Autriche, devint 8e corps de la Grande Armée tout en détachant, pour remplir les volontés de l'Empereur, quelques régiments qui vinrent renforcer l'armée d'expédition de Naples. Le 20e fut de ce nombre. Le 12 février 1806, le régiment atteignait Capoue. Le 14, conformément à la convention conclue entre les députés de la ville et le prince **Joseph BONAPARTE**, il entra dans Naples et fut désigné pour en occuper les principaux postes.
Pendant tout le reste de l'année 1806, le 20e tint garnison à Naples et aux environs avec son dépôt à Ferrare, détachant quelques colonnes mobiles dans les Abruzzes. En juin, il fut chargé de la garde des côtes et le roi Joseph écrivait à Napoléon : « J'ai à Portici le 20e régiment, qui fournit sur la côte du Golfe une batterie. Il est familiarisé avec l'exercice du canon. »
Le 3e bataillon ayant été envoyé au dépôt à Ferrare, **NAPOLÉON** donna l'ordre à **Joseph** de compléter les deux bataillons qui restaient à 2.400 hommes (150 par compagnie) en y incorporant neuf cents Napolitains.

1807. — Au commencement de 1807, le 20e est encore à Naples, son dépôt a été transféré à Bologne. En avril, les 1 et 2e bataillons sont à Eboli. En juin, ces deux bataillons occupent le camp de Campagna dans les Calabres, ils ont avec eux les voltigeurs des 3e et 4e. En août, le régiment passe à la division de la Pouille (5e division), son 2e bataillon est à Basilicatta. Les 1er, 3e et 4e sous les ordres du général **COMPÈRE** sont à Eboli et à Salerne. Pendant toute l'année 1807, des colonnes mobiles constituées avec des détachements de plusieurs régiments parcoururent les Calabres. C'était d'ailleurs une guerre d'un nouveau genre que faisaient nos soldats, contre des

bandes d'hommes intrépides et insaisissables, moitié patriotes, moitié brigands, ayant pour complices et espions les habitants paisibles, faisant plus de mal à nos troupes par les fatigues qu'elles leur imposaient que par la puissance de leurs armes[1].
Le 20e fournit son contingent pour ces expéditions et y perdit plusieurs officiers ; à Tircolo, en particulier, il eut trois hommes tués. La fièvre lui enleva aussi un grand nombre de soldats et les hôpitaux ne tardèrent pas à être encombrés de malades.

1808. — Le 20e subit, dans les commencements de 1808, les effets du décret du 18 février sur l'organisation des régiments[2].
Il fut porté à cinq bataillons : les quatre premiers (de guerre) étaient à quatre compagnies du centre, plus une de grenadiers et une de voltigeurs ; le cinquième (de dépôt) avait seulement quatre compagnies du centre.
L'effectif du régiment, y compris le dépôt, atteignit par suite de ces additions le total de 3.900 hommes plus 108 officiers.
Cette même année une fraction du régiment prit part à l'un des plus hardis coups de main qui aient illustré cette période du premier Empire, pourtant si féconde en traits de courage.
Depuis deux ans déjà les Français étaient maîtres du royaume de Naples et cependant, à quelques milles de la capitale, se dressait, barrant l'entrée du golfe, l'île de Caprée, où flottaient insolemment les couleurs de l'Angleterre. **MURAT**, qui venait de remplacer **Joseph BONAPARTE** sur le trône de Naples et dont les cavaliers avaient coutume d'enlever des forteresses au galop, ne pouvait longtemps souffrir l'humiliation d'un pareil spectacle. II chargea un brave parmi les braves, le général **LAMARQUE**, de s'emparer de Caprée.
Ce n'était point chose facile. Le gouverneur anglais **HUDSON LOWE**[3] ne s'était pas fié seulement à l'inabordable ceinture de rochers à pic qui entourait l'île et avait suffi jadis à Tibère pour se croire séparé du reste des humains. Depuis plus de vingt mois il travaillait sans relâche à couvrir de batteries les falaises abruptes ; quatre fortins nouveaux avaient été ajoutés à ceux existants, la pioche et la mine avaient fait disparaître tout sentier aboutissant à la mer. Deux mille hommes et quarante bouches à feu défendaient ce formidable réduit ; une flotte ennemie, mouillée à proximité près de l'île de Ponza, se tenait prête à accourir au premier signal d'alarme. De pareilles difficultés ne sont point faites pour rebuter **LAMARQUE**, il demande simplement à choisir un nombre de volontaires égal à peu près à la garnison de l'île, environ 1.800 hommes. Le 20e est au nombre des régiments qui ont l'honneur de fournir ce contingent de braves[4].
Dans la nuit du 4 au 5 octobre la petite flottille part de Naples et, ballottée par un gros temps, ne peut arriver à portée de Caprée que vers deux heures de l'après-midi, moment où la mer devient plus calme.

---

1 Le principal chef de ces bandes était Michel Pezza, surnommé Fra Diavolo pour son habileté diabolique à échapper aux poursuites. Les aventures de Fra Diavolo ont laissé une réputation légendaire dont se sont emparés le théâtre et le roman. Il personnifiait ce type que nous avons retrouvé depuis, si souvent, en Espagne, en Algérie, au Mexique et au Tonkin, du bandit en lutte légitime avec la conquête. Fra Diavolo fut traqué sans merci et finalement pris par le commandant Hugo, à ce moment passé dans l'armée de Naples.

2 Ce même décret, après avoir prescrit que l'Aigle soit toujours portée par un officier intrépide et ancien de service, dispose que deux anciens soldats lui seront adjoints comme garde du drapeau. Ils auront rang de sergent et la paye de sergent-major et seront obligés de faire preuve qu'ils ne savent ni lire ni écrire. C'était une récompense, une attention de l'Empereur pour ses vieux braves que le défaut d'instruction eût empêchés d'arriver même à un grade modeste.

3 L. Hudson Love de Sainte-Hélène.

4 Les documents qu'il nous a été donné de consulter n'indiquent, malheureusement, ni les noms ni le nombre de ces hommes d'élite.

20e régiment d’infanterie de ligne 1803-1815 - Extrait du 20e régiment d’infanterie - Auteur : E. de Fonclare d’après les notes au ministère de la guerre par le Costelbonel (1776-1815) et les divers documents dans les archives du corps - Imp ; Châteauroux : A. Majesté et L. Bouchardeau - 1896. - Droits : domaine public, numérisé par Google - Sources - Saisie : 2026

Laissant ses chaloupes canonnières et ses bombardes aux prises avec les batteries du port, **LAMARQUE**, suivi de ses embarcations de soldats, fait le tour de l’île pour chercher un point d'atterrissage ; mais partout des rochers à pic, partout des vagues brisantes et une rigoureuse vigilance de la part des troupes d'occupation. Enfin dans une espèce d'anse, au pied du fort Sainte-Barbe, on découvre un endroit où la mer refoule avec moins de violence où le rempart granitique n'a guère que quarante pieds d'élévation. Au-dessus de cette muraille s'élève un talus si rapide qu'il parait impraticable ; au delà, un ravinet, surplombant le ravin, à 1.200 pieds d'altitude, le fort ! C'est par là que montera **LAMARQUE**. On applique une échelle, elle est trop courte ; on en réunit trois ensemble et, aux applaudissements de la flottille, le général s'élance le premier. Tant que les intrépides escaladeurs n'ont pas atteint le talus, ils se trouvent protégés contre le feu des Anglais par la perpendicularité même de la falaise qu'ils gravissent ; mais à peine ont-ils dépassé la crête du rocher que la fusillade et le canon font rage contre eux. Sur les quinze premiers, dix frappés à mort sont précipités dans les flots ; mais quel obstacle peut arrêter de pareils hommes ? Les échelles sont bientôt couvertes de braves se disputant l'honneur de succéder à leurs frères d'armes. Les Anglais essaient bien une charge à la baïonnette, mais la pente trop raide empêche leurs lourds fantassins de se risquer à descendre le talus. L'ascension continue donc et, vers cinq heures du soir, cinq cents hommes ont pris position dans le ravin au-dessous du fort Sainte-Barbe et s'y retranchent, bravant tous les efforts de treize ou quatorze cents Anglais qui leur sont opposés ; la nuit qui arrive favorise le débarquement du reste de la troupe.

Il est huit heures du soir, **LAMARQUE** donne l'ordre de marcher à l'ennemi, sans tirer, baïonnette basse. Les adversaires se heurtent dans l'obscurité, on se prend corps à corps ; le sous-lieutenant **LECAUX**, du régiment *d'Issembourg*, se jette dans la mêlée avec une ardeur et une impétuosité sans égales, voulant venger la mort de son capitaine et de son lieutenant, les braves **ANGOT** et **SAINT-VINCENT,** frappés à mort pendant l'ascension. La lutte dure trois heures et les Anglais, après avoir perdu la moitié des leurs, mettent bas les armes ; on marche alors sur le fort qui est escaladé et pris après une résistance acharnée de deux heures. Mais la besogne n'est que commencée ; il faut encore s'emparer de la partie basse de l’île où l'on doit descendre, du fort Sainte-Barbe, par un escalier de cinq cent quatre-vingts marches, étroit, serpentant parmi les précipices et comme suspendu dans le vide !... Il n'y a pas une minute à perdre si l'on veut aboutir avant l'arrivée de la flotte anglaise de Ponza, avertie par la canonnade. **LAMARQUE**, d'ailleurs, ne sait pas hésiter ; il laisse cent hommes à la garde du fort et de ses prisonniers, puis, avec les mille qui lui restent, divisés en trois colonnes, s'élance au pas de course vers Caprée. Quel spectacle que celui de ces hommes dévalant ainsi le long de la montagne sous une pluie de boulets et de balles ! Deux cents sont précipités dans le ravin, mais huit cents arrivent et, se jetant sur les ouvrages dits de « la Grande Marine », s'en emparent et se trouvent ainsi à l'abri des feux de la place.

Alors commence une œuvre de patience et de ténacité sans égale. Le général **LAMARQUE** fait tourner une partie des canons conquis contre la place, puis, en choisissant un certain nombre, il les fait hisser par ses hommes, à l'insu de l'ennemi et au prix d'efforts surhumains, jusqu'au sommet du mont Solaro qui domine la ville et le port de Caprée. La flotte anglaise arrive à la tombée de la nuit, bombarde le camp français et s'apprête à secourir **HUDSON LOWE** ; les ténèbres seules mettent fin à ce combat épique.

Le lendemain avec le jour, la canonnade s'éveille entre la flotte et la côte, mais à ce moment il se produit un fait qui jette la panique dans les rangs ennemis. La batterie du mont Solaro, à laquelle les Français ont travaillé en secret toute la nuit, se démasque tout à coup et ouvre sur la ville et sur les canonniers anglais un feu épouvantable qui les couvre de boulets et de mitraille. En moins d'une heure l'adversaire est réduit au silence et une brèche se trouve pratiquée. Laissant alors une centaine

d'hommes sur la côte pour surveiller les mouvements de la flotte, le général **LAMARQUE** se met à la tête de six cents braves et va tenter l'assaut.
En ce moment, un pavillon blanc est hissé sur la forteresse ; **HUDSON LOWE** demande à capituler. Treize cents Anglais, bien que soutenus par une puissante flotte, offrent de se rendre à sept cents Français, ne se réservant que la retraite avec armes et bagages. **HUDSON LOWE** s'engage en outre à faire rentrer la flotte dans le port de Ponza.
« Si je voulais, écrivait dans son rapport à Murat, le brave Lamarque, faire connaître ceux qui se sont distingués, je devrais envoyer le contrôle de tous ceux qui se sont battus. »
Et le ministre **SALICETTI** arrivant à Caprée, s'écria : « J'y ai trouvé des Français, mais je ne puis pas encore croire qu'ils y soient entrés.

1809. — En 1809, le 20e a son 4e bataillon à Naples ; les trois autres dans la Calabre, à Reggio et Ventinello-Lamilia. Ils continuent à lancer des colonnes mobiles à la suite des brigands dont le pays est infesté. Le bataillon de Naples détache deux compagnies au fort de Scylla. Ces deux compagnies résistent aux efforts de la flotte anglaise et des troupes de débarquement qui veulent y atterrir.
En Calabre, nous avons une affaire, à Palmi, ou trois hommes sont tués. D'ailleurs chaque jour est marqué par quelque rencontre avec les dissidents : un homme est assassiné au coin d'une haie ou en montant la garde, un détachement est surpris ou tombe dans une embuscade. C'est la guerre de partisans avec toutes ses péripéties, ses fatigues et ses horreurs. Malheureusement il est impossible de suivre les bataillons dans toutes leurs allées et venues ; les renseignements précis nous font complètement défaut. Cette guerre d'aventures, de coups d'audace, d'opérations décousues, ne laisse d'ailleurs aucune trace nette. Un mort, un blessé trouvé par hasard sur les registres, permettent seuls de constater la présence de fractions du régiment sur tel ou tel point de la péninsule.

1810. — En 1810 le 20e reste dans les Calabres. L'état-major est à Monteleone, les bataillons sont ainsi répartis :
1er bataillon à Palmi, Seminaro, Roserno.
2e — à Monteleone, San-Biaggo.
3e — à Catanzoro, Pizzo, Poli-Castro.
4e — dans la Calabre ultérieure.

Le régiment continue à sillonner le pays de colonnes mobiles et perd dans l'année huit hommes du fait de l'ennemi. Mais il est surtout éprouvé par les fièvres et a, en permanence, une moyenne de cent cinquante hommes à l'hôpital. Un grand nombre de ces fiévreux succombent et l'on peut affirmer sans exagération que la maladie, dans ces quatre années, enlève au 20e autant de monde qu'une campagne sanglante.

1811. — Nous arrivons maintenant à l'année 1811, pendant laquelle le 20e est envoyé d'Italie en Catalogne pour participer à la néfaste guerre d'Espagne.

20e régiment d'infanterie de ligne 1803-1815 - Extrait du 20e régiment d'infanterie - Auteur : E. de Fonclare d'après les notes au ministère de la guerre par le Costelbonel (1776-1815) et les divers documents dans les archives du corps - Imp ; Châteauroux : A. Majesté et L. Bouchardeau - 1896. - Droits : domaine public, numérisé par Google - Sources - Saisie : 2026

CHAPITRE VI

CAMPAGNE D'ESPAGNE. — VALENCE (1814-1812)

Le 20e quitte les Calabres et rentre en France. — Au mois de janvier 1811, le 20e qui appartenait à la division active des Calabres quitta ce pays à destination de l'Espagne. Mais il n'en prit que très indirectement la route et ses étapes successives le conduisirent à travers Rome, Florence, Alexandrie et Turin, jusqu'à Lyon, où il arriva en deux détachements les 7 et 12 mai. Il avait, entre temps, laissé à Verceil, dans la haute Italie, son 5e bataillon (de dépôt) plus un cadre destiné, conformément au décret du 11 avril 1811, à former un 6e bataillon de six compagnies. Ce cadre était ainsi composé :

1re compagnie		4e compagnie	
LECOQ	capitaine	GILBERT	capitaine
THUILLIER	lieutenant	GIRARDIN	lieutenant
2e compagnie		5e compagnie	
DESPIERRIS	capitaine	DEBOUT	capitaine
MAXIMI	lieutenant	DELOM	lieutenant
3e compagnie		6e compagnie	
HOYNE	capitaine	ROUZE	capitaine
PINARD	lieutenant	GRIGNON	lieutenant

Il comprenait en outre : un sergent-major, un fourrier, quatre sergents, huit caporaux par compagnie.

Le capitaine **LECOQ** prit le commandement du bataillon et le capitaine **POINTOT** les fonctions d'adjudant-major. Tout ce cadre reçut bientôt l'ordre de se rendre à Toulon où il incorpora neuf cents hommes du dépôt des conscrits réfractaires. Le bataillon ainsi constitué rejoignit son dépôt à Verceil, en décembre 1811 ; nous verrons dans un prochain chapitre l'historique de cette unité.

Marche sur Pampelune. — Quant au régiment, il séjourna à Lyon environ un mois, puis en partit le 10 juin pour se rendre à Pau où il arriva dans le courant de juillet. Il fut immédiatement dirigé sur Pampelune et atteignit cette ville le 16 du même mois. L'effectif des quatre bataillons de guerre était à cette dite de 2.234 hommes : le 20e fit partie du corps d'observation de réserve.
La compagnie d'artillerie affectée au régiment (qui se trouvait à Nîmes) fut dirigée sur Pau. Elle y arriva le 15 août et, après avoir reçu ses voitures d'équipage, rejoignit à Pampelune[1].
Le 6 août le colonel **CASSAN** fut promu général de brigade et quitta le 20e. Il fut remplacé à la date du 7 septembre par le colonel **ESNARD**, déjà colonel en second du régiment depuis le mois d'avril. Sous ses ordres le 20e continua à occuper Pampelune, grande et forte place dont la puissante garnison devait assurer la tranquillité de la Navarre. Il faisait partie de la division **REILLE**, ainsi composée :[2]

1 Les batteries régimentaires avaient été supprimées en 1790, rétablies en 1800 ; supprimées de nouveau après cette campane jusqu'en 1813, époque à laquelle elles furent encore rétablies. Il faut croire que la mesure ne fut pas générale puisque nous voyons le 20e, en 1811, en posséder une.

20e régiment d'infanterie de ligne 1803-1815 - Extrait du 20e régiment d'infanterie - Auteur : E. de Fonclare d'après les notes au ministère de la guerre par le Costelbonel (1776-1815) et les divers documents dans les archives du corps - Imp ; Châteauroux : A. Majesté et L. Bouchardeau - 1896. - Droits : domaine public, numérisé par Google - Sources - Saisie : 2026

1re brigade. — Général **PANNETIER**	10e de ligne.
	81e de ligne.
2e brigade. — Général **BOURKE**	20e de ligne.
	60e de ligne.

Siège de Valence. — A la fin de l'année 1811. le maréchal **SUCHET**, après avoir enlevé Tarragone et Sagonte, jugea opportun d'attaquer Valence, place riche et populeuse protégée par une armée de secours, sous les ordres du général anglais **BLAKE**, et il demanda que des moyens suffisants fussent mis à sa disposition. En conséquence, le général **REILLE** reçut l'ordre de se tenir prêt à appuyer la division **SEVEROLI** opérant en Aragon et destinée elle aussi à marcher sur Valence.
Cependant **SUCHET** ne pouvait rester inactif en attendant l'arrivée des renforts qu'il sollicitait ; il voulut s'établir en présence de **BLAKE** et menacer de près Valence. Le général **HARISPE**, lance en pointe avec sa division pour tâter la force de résistance de la place, vit ses sommations demeurer inutiles ; quant à l'armée ennemie, campée à proximité, elle se mettait en mesure de nous opposer une vigoureuse résistance. C'était une bataille à livrer et un véritable siège à faire.
Dans les premiers jours de novembre, le maréchal porta en avant les divisions de l'armée d'Aragon qu'il avait sous la main et les poussa jusque sous les murs de Valence[1]. Les deux partis furent dès lors tout à fait rapprochés. La ville et les camps espagnols bordaient la rive droite du Guadalaviar ; l'armée française occupait la rive gauche. Des cinq ponts en pierre qui traversaient le fleuve, deux avaient été détruits et les trois autres, mis par des ouvrages à l'abri d'un coup de main, pouvaient servir à déboucher sur nous. **SUCHET**, qui occupait une ligne très mince de plus de deux lieues de longueur, résolut de la fortifier ; il avait en vue non seulement de résister aux sorties de la garnison, mais encore de pouvoir abandonner à un petit corps de troupes toute la rive gauche du Guadalaviar quand il se déciderait à agir sur la rive droite avec le gros de son armée. Cette première prise de possession donna lieu à d'assez nombreuses escarmouches.
Malheureusement, au 21 novembre, époque à laquelle l'ordre de marche fut donné à la division **REILLE**, celle-ci était fort dispersée. La brigade **BOURKE** (20e et 60e) se trouvait entre Saragosse et Jaca pour l'escorte de prisonniers de guerre ; la brigade **PANNETIER** avait été appelée en Castille. Le général **REILLE** ayant transmis à cette dernière l'ordre de le rejoindre, partit le 10 décembre avec la brigade **BOURKE** pour Teruel où le général **SEVEROLI** l'attendait. Là, il fut obligé de s'arrêter quelque temps pour observer les mouvements de partisans espagnols qui

---

2 Le général Reille avait sous ses ordres en Navarre, outre la division française, la 2e division italienne commandée par le général Severoli. Aussi, Mina, le grand chef de l'insurrection en cette partie de l'Espagne, ne se hasardait-il pas souvent à proximité de Pampelune. Vigoureux et hardi, il préférait pousser des pointes audacieuses vers les provinces voisines moins bien gardées.

1 Les troupes qui devaient prendre part au siège de Valence étaient les suivantes :

Armée d'Aragon	
1re division	Général Musnier.
2e division	Général Harispe.
3e division.	Général Habert,
1re div. italienne..	Général Polombini
Brig, napolitaine,	Général Ferrier.

Deux brigades de cavalerie.
Artillerie et génie.
II. Corps de réserve.
Division Reille (avec son artillerie et sa cavalerie),
2e division italienne, général Severoli.
Total général : 34.000 hommes, 2.600 chevaux.

portaient leurs forces sur Cuença, menaçant Valence par l'ouest. Mais l'arrivée d'un corps français envoyé de Madrid dégagea ce point et le général **REILLE** continua sa marche. Il arriva le 24 décembre à Segorbe. Le maréchal **SUCHET** y alla passer les troupes en revue ; il fut « content de leur état, de leur esprit et de leur composition. Il résolut de les mettre tout de suite en ligne avec l'armée, sans attendre la brigade **PANNETIER** qui était encore en arrière[1]».

Son but était d'investir Valence, de renfermer l'armée espagnole dans ses lignes et de l'y prendre tout entière. Ce projet devait être favorisé par une diversion du maréchal **MARMONT** dans la province de Murcie. Le général **REILLE** reçut l'ordre de se porter par une marche forcée à Liria et, de là, en face de Ribaroya. C'était près de ce village que l'armée allait passer le Guadalaviar. Afin d'éviter sur la rive droite le labyrinthe des canaux, on avait choisi un point supérieur à celui où ils prennent naissance.

Dans la nuit du 25 au 26 deux ponts de chevalets furent construits pour l'infanterie et, plus loin, un pont de bateaux pour l'artillerie et la cavalerie. Deux cents voltigeurs passèrent à gué, en croupe des hussards, pour protéger nos travailleurs et éloigner les postes espagnols. Les divisions **HARISPE** et **MUSNIER** et la cavalerie passèrent les premiers. Mais le corps **REILLE**, qui avait marché nuit et jour depuis près de trente heures, ne put, malgré toute sa diligence, arriver exactement et occasionna ainsi un léger retard dans le mouvement enveloppant de notre aile droite qui devait se rabattre jusque sur la pointe du lac d'Albufera, tandis que le reste de nos forces occuperait l'ennemi sur son front.

Dès que les troupes du général **REILLE** furent arrivées derrière le général **HARISPE**, celui-ci continua son mouvement sur Catarroja et le général **MUSNIER** attaqua vivement Manissès et Saint-Onofre.

Ainsi se resserrait peu à peu le demi-cercle qui bientôt força le général **BLAKE** à rentrer dans les lignes espagnoles. A la nuit, l'investissement de Valence était entièrement achevé sur l'une et l'autre rive : environ 20 000 hommes (les deux tiers de l'armée de secours) étaient enfermés dans la ville, le reste avait glissé entre nos régiments et s'était surtout échappé par un étroit chemin inconnu des Français, entre Valence et la mer.

Le résultat de la journée du 26 fut la prise de vingt-quatre pièces de canon, de quelques centaines de prisonniers et le blocus d'une grande place renfermant une armée ; les Français avaient perdu environ quatre cents tués ou blessés. Les troupes de siège campèrent autour de la place, à douze cents mètres des ouvrages et dans l'ordre suivant : la division **HABERT** (extrême droite) appuyée au Guadalaviar ; à sa gauche, la division **HARISPE** ; après celle-ci le corps du général **REILLE**, dont la brigade **BOURKE** formait la droite ; puis la division **SEVEROLI**, reliée à la division **POLOMBINI** à cheval sur le fleuve. Le général **MUSNIER** fut chargé d'observer la rive gauche en occupant les faubourgs et la route de Murviedro.

Dans la nuit du 28 au 29, **BLAKE** tenta de ce côté une sortie qui fut repoussée. Dans la nuit du 30 au 31, deux mille Espagnols ayant essayé de briser le cordon formé par la division **SEVEROLI** furent également battus et culbutés par le 1er régiment italien.

La ligne, fortifiée par les Espagnols, qui entourait la ville formait pointe à son extrémité est, du côté du mont Oliveto ; dans cette partie, elle était dégarnie de feux et pouvait être prise à revers de la rive gauche. On résolut de faire une attaque sur ce point, tandis qu'une autre, la principale, serait dirigée contre le saillant que formait au sud le faubourg Saint-Vincent. Dans la nuit du 1er au 2 janvier 1812, sous le commandement du général **PANNETIER**[2], trois mille hommes commencèrent

1 Mémoires du maréchal Suchet, duc d'Albufera, sur ses campagnes en Espagne (tome II). Ces Mémoires ont été largement mis à contribution pour toute la partie de la guerre d'Espagne à laquelle le 20e fut mêlé.

les travaux des parallèles sur les deux fronts d'attaque à soixante et quatre-vingts pieds de la place. Le 20e de ligne eut l'honneur d'ouvrir la tranchée du front d'attaque sud.
Le lendemain, on perfectionna le travail et on pratiqua des communications en arrière. Dans les nuits qui suivirent, des cheminements furent poussés en avant et l'artillerie établit ses batteries contre les fronts d'attaque. L'ennemi avait essayé de contrarier les travaux parsa canonnade, et dans la nuit du 5 janvier il y joignit un grand feu de mousqueterie qui avait pour but de masquer ses dispositions dans l'intérieur des lignes. On ne tarda pas à s'apercevoir que les troupes espagnoles évacuaient le camp et se retiraient dans l'enceinte de la ville : on profita de cette circonstance pour escalader les fronts d'attaque et s'emparer d'une partie des faubourgs.
Dans la nuit du 5 au 6, le bombardement commença, toutes les troupes se tinrent sous les armes, dans l'attente d'une sortie qui n'eut pas lieu. Le 6, **BLAKE** repoussa la proposition de rendre la ville qui lui avait été faite par **SUCHET** dans le but d'éviter la ruine d'une grande cité. Le 7 et le 8 le bombardement continua, ainsi que les cheminements et les meurtriers combats que l'on se livrait dans les faubourgs de maisons à maisons.
Le 9 le général anglais se détermina à signer une capitulation qui fit tomber entre nos mains dix-huit mille hommes (dont vingt-trois généraux), vingt et un drapeaux, deux mille chevaux, trois cent quatre-vingt-treize bouches à feu, quarante-deux mille fusils.
Le 14 janvier, le maréchal **SUCHET** fit son entrée dans la ville à la tête de l'armée d'Aragon par la porte Saint-Joseph, tandis que la division **REILLE** entrait par le faubourg Saint-Vincent où elle s'était si brillamment distinguée.
Pendant toutes les opérations qui eurent lieu autour de Valence, le 20e maintint sa vieille réputation d'Italie, et conquit non seulement l'estime de ses nouveaux généraux, mais encore celle de ses camarades de combat qui lui décernèrent le nom de « régiment des grosses bottes » (cuirassiers) tant il frappait dru et fort.
Le nom de Valence est un des quatre glorieux inscrits sur le drapeau du régiment.
Le 20e fut désigné pour occuper la ville avec le corps **REILLE**. Son effectif à cette époque était de 1.915 hommes.

CHAPITRE VII

CAMPAGNE SUR L'EBRE (1812-1814)

La division Reille est renvoyée sur l'Ebre. — Au mois de mars 1812, le général **REILLE** reçut l'ordre de quitter Valence avec ses deux divisions (la division Severoli et la division française) et de remonter sur l'Ebre, ayant mission de maintenir la Basse-Catalogne et l'Aragon. Cette petite armée prit le nom de « Corps d'observation de l'Ebre ». Dans ce mouvement, le 20e eut en partage les garnisons suivantes :

1er détachement, colonel **ESNARD** ; 1er bataillon (capitaine-commandant Dessery) ; 3e bataillon (capitaine-commandant Bernhard) à Tarragone.

2 La brigade Pannetier n'avait pu rallier assez tôt pour assister aux combats de l'investissement. Elle était arrivée sur la rive gauche un peu après la tentative de sortie du général Blake, aussi le maréchal Suchet l'avait-il maintenue sur cette rive pour servir de renfort au général Musnier ; elle se trouvait ainsi séparée du reste de sa division.

2e détachement : 2e bataillon (chef de bataillon Ricœur) ; 4e bataillon (chef de bataillon Mineaux) à Lérida.
Ici encore le régiment retrouva cette guerre de partisans qu'il venait de faire si longtemps dans la Pouille et les Calabres : combats obscurs et meurtriers, expéditions pénibles à la poursuite d'insaisissables guérillas. Nous allons voir successivement pendant cette année 1812 l'action des deux détachements : 1° celui de Tarragone ; 2° celui de Lérida.

Détachement de Tarragone. — Le 23 avril, une bande espagnole de trois cents hommes d'infanterie et de cinquante cuirassiers attaqua le poste du pont de Francoli, près Tarragone ; le lieutenant qui le commandait se défendit avec le plus grand courage et donna le temps au chef de bataillon **MULLER** d'accourir avec un détachement du 20e et de repousser l'ennemi qui se sauva en désordre. Il fut chargé avec impétuosité, mais le commandant, qui craignait une embuscade, arrêta la poursuite et plaça une fraction de voltigeurs sur le mont Olive, pour parer à toute éventualité. La précaution était bonne ; presque au même instant, une deuxième colonne ennemie de sept cents fantassins et cent cinquante cuirassiers se démasqua et marcha sur le pont. Un peloton de grenadiers du 20e arrêta le mouvement des cuirassiers par un feu bien exécuté et les mit en fuite ; puis, tournant ses efforts contre l'infanterie qui attaquait les voltigeurs placés sur le mont Olive, il la prit en flanc et la força à battre en retraite.
Le 23 mai, le général **BERTOLETTI**, gouverneur de Tarragone. tenta un coup de main sur une bande commandée par un chef redoutable, **MURASSÉ**. Trois compagnies d'élite du 20e et un bataillon italien composaient son détachement. Sa marche fut si habile qu'il surprit complètement les Espagnols, les mit dans le plus grand désordre, en tua un grand nombre et prit vingt-cinq chevaux et deux cents fusils. Le maréchal **SUCHET** lui-même dans ses Mémoires rend hommage au général **BERTOLETTI** et à la vaillante garnison placée sous ses ordres :
« Dans la Basse-Catalogne, écrit-il, de nombreuses tentatives eurent lieu de la part des Espagnols et des Anglais, principalement contre Tarragone, dont le voisinage était favorable au débarquement. Mais le général Bertoletti sut animer de son esprit la garnison, composée de deux bataillons du 20e de ligne français et d'un bataillon du 7e italien.
« Plusieurs fois ce général attaqua et battit les corps ennemis qui occupaient Reus ou qui s'approchaient de Tarragone. Il déjoua les stratagèmes employés pour l'attirer au loin et pour surprendre la place en son absence ; il maintint par sa fermeté le bon état de la place et des moyens d'approvisionnement. »

Détachement de Lérida. — Le détachement de Lérida ne montra pas moins de vigueur que celui de Tarragone. Dans la nuit du 18 au 19 mai, un poste commandé par le sous-lieutenant **DELANOUE** (du 20e) est attaqué et le factionnaire tué raide. L'officier se porte sans balancer au-devant de l'ennemi pour l'arrêter et tombe victime de son courage, mais les hommes résistent héroïquement et permettent au capitaine **MOUSSET** d'accourir avec une partie de la garnison. L'ennemi surpris à son tour se met précipitamment en fuite, abandonnant sur le champ de bataille armes et bagages. Les officiers et soldats présents à cet engagement reçoivent pour leur fermeté et leur présence d'esprit les félicitations du maréchal **SUCHET**.
« La ville de Lérida fut d'ailleurs l'objet de multiples tentatives de la part des Espagnols. Ceux-ci entretenaient dans la place des intelligences qui mettaient en péril constant la garnison. Dans la nuit du 16 juillet, le magasin à poudre du grand fort sauta : cent hommes de la garnison et beaucoup d'habitants périrent victimes de l'explosion et une brèche fut ouverte au bastion du Roi. La fermeté du gouverneur **HENRIOT** ne fut pas en défaut dans ce moment dangereux qui pouvait

compromettre la sûreté de la place. La garnison fut à l'instant sous les armes : l'enceinte et surtout la brèche se couvrirent de défenseurs. Les Espagnols n'osèrent pas tenter l'attaque qu'ils avaient méditée et si perfidement préparée[1].

Considérations générales sur l'année 1812. — Ainsi, comme on le voit, les opérations du 20e, en cette année 1812, se bornèrent à la défense de Tarragone et Lérida et à quelques colonnes mobiles destinées à poursuivre les bandes espagnoles. Le régiment perdit peu d'hommes du fait de l'ennemi, mais les correspondances de **SUCHET** et des autres généraux qui servirent en Catalogne nous font un triste tableau de la situation matérielle des troupes. En ce qui concerne les services rendus, le 20e peut, ce semble, prendre une part des éloges adressés à son général de division par **SUCHET** :
« Le général Reille en battant successivement les corps ennemis qui visaient à s'emparer de Saragosse rendit les plus éminents services, puisque les ressources du fertile Aragon contribuèrent encore à nourrir l'armée française. L'administration de cette province était toujours pour le maréchal l'objet de sa principale sollicitude. »

Emplacements du 20e au commencement de 1813. — A la fin de l'année 1812, le 4e bataillon du 20e avait reçu l'ordre de verser ses hommes dans les trois premiers bataillons et ses cadres avaient été dirigés sur le dépôt, à Verceil. Nous les y retrouverons prochainement[2]. Le régiment occupait au mois de janvier 1813 les emplacements suivants :
1er bataillon à Tarragone sous les ordres du capitaine **DESSERY**.
2e bataillon à Tortose, commandant **RICŒUR**.
3e bataillon et l'état-major à Lérida, ainsi que l'artillerie régimentaire.
Un détachement à Barcelone.
Nous allons suivre séparément chacun des bataillons dans leurs opérations :
Détachement de Tarragone. — Au mois de janvier, le général **BERTOLETTI** sortit de Tarragone avec un détachement de six cents braves, parmi lesquels se trouvaient deux compagnies du 20e. Il se porta, avant le jour, sur Reus pour y attaquer un parti d'insurgés évalué à mille combattants sous les ordres du chef de bande **FABREGAS**. Il surprit d'abord un poste avancé de cinquante hommes, arriva à Reus et attaqua l'ennemi réuni sur la place du Marché. Les Espagnols furent mis en pleine déroute, laissèrent sur la place six cents tués ou blessés et abandonnèrent plus de deux cents fusils. Le général rentra à Tarragone avec trente prisonniers, sans avoir perdu un seul homme.
Le 2 juin, une flotte anglaise portant 16.000 hommes de toutes armes s'arrêta devant Tarragone. Le 3, le débarquement des forces ennemies s'opéra rapidement et la ville fut investie sans retard. Le général **MURRAY**, commandant en chef des troupes anglaises, fit immédiatement attaquer le fort du col de Balaguer. Il espérait en s'en emparant fermer la seule route par laquelle le maréchal **SUCHET** pût secourir la place. Le 5, le fort était battu en brèche, et le 7, l'explosion d'un magasin à poudre intimida la garnison composée de quatre-vingts hommes. L'officier qui la commandait capitula.
Le général **MURRAY** établit aussitôt des batteries pour battre la haute ville et une partie de la basse que nous occupions. Le général **BERTOLETTI** répondit à ces mesures par un mouvement offensif, il fit réoccuper de vieux ouvrages jadis abandonnés : le fort Royal et les ruines du bastion Saint-Charles qui, bien que démantelé, offrait encore par son relief des moyens de résistance.

1 Mémoires de Suchet.

2 Napoléon avait, à la fin de 1812, tiré d'Espagne les cadres de cent bataillons destinés à encadrer, pour la campagne de 1813, les contingents nouvellement levés en France.

Le capitaine **DARDE**, du 20e, à la tête de quatre-vingts hommes et de quelques canonniers servant une pièce de 12, eut l'honneur d'être chargé de la défense du fort Royal. Le gouverneur fit faire, en outre, quelques sorties par des détachements qui inquiétèrent le camp ennemi, lui firent prendre les armes et l'attirèrent sous le canon de la place.
Mais malgré le feu très vif qu'ils avaient ouvert, malgré des démonstrations et des préparatifs d'assaut qui n'intimidèrent nullement les assiégés, les Anglais n'osèrent pas pousser leur attaque à fond. Ils favorisaient ainsi les vues du gouverneur de la place dont tous les efforts tendaient à gagner du temps pour permettre au maréchal **SUCHET** d'arriver. Enfin, le 12 juin, les têtes de colonnes françaises venant de Barcelone et de Valence apparurent. Le général **MURRAY**, menacé du haut des montagnes sur son point de débarquement, se replia en abandonnant son artillerie. Ainsi, la fermeté de la garnison avait sauvé la place. Nous avions eu pendant la durée du siège dix tués et quatre-vingt-cinq blessés. L'ennemi avait perdu de mille à douze cents hommes.
Le 29 juillet, Tarragone fut de nouveau investie et complètement séparée du reste de l'armée. Grâce à l'énergie de son gouverneur et de sa garnison, elle sut résister encore à toutes les attaques des Anglais et donner au maréchal **SUCHET** le temps d'accourir à son aide. Mais cette place, toujours en butte aux attaques et complètement démantelée, ne pouvait plus tenir ; on décida de l'abandonner. Le général **BERTOLETTI** fit sauter les défenses qui restaient encore debout et en sortit à la tête de la garnison pour rejoindre l'armée d'Aragon (août 1813). Les braves qui composaient cette cohorte d'élite purent en se retirant tourner fièrement la tête vers ces remparts détruits, pareils aux matelots qui n'abandonnent leur navire que lorsqu'il a sombré. Le 2e bataillon du régiment vint occuper Barcelone.

Détachements de Torlose et Lérida. — A Tortose et à Lérida, il ne s'était passé aucun fait très marquant. Les garnisons de ces villes de plus en plus isolées et livrées à elles-mêmes à cause de l'insuffisance des troupes dont pouvait disposer le maréchal **SUCHET** furent, sinon étroitement bloquées, du moins réduites à se renfermer dans leurs limites sans rien pouvoir tenter à l'extérieur. Le bataillon qui occupait Lérida avec l'état-major du régiment, y resta jusqu'au mois de décembre 1813, époque à laquelle il vint se réunir au premier à Barcelone.

Les 1er et 3e bataillons rentrent en France (1814). — 10 janvier 1814, le ministre de la guerre envoya au maréchal duc d'Albufera l'ordre de diriger sur Lyon un corps de 10.000 hommes pris parmi les troupes placées sous ses ordres. En conséquence trois brigades d'infanterie furent constituées et placées sous les ordres des généraux **GUDIN, ESTÈVE, ORDONNEAU** pour former la division **PANNETIER**. Ces troupes se mirent en marche sur Perpignan.
Les 16e et 20e de ligne formèrent la brigade **ORDONNEAU**. Ces deux régiments arrivèrent à Perpignan le 4 février et furent dirigés en poste sur Lyon, où ils se trouvèrent rendus le 11 du même mois.

Le 2e bataillon reste seul en Espagne. — Deux bataillons seulement et l'état-major avaient quitté l'Espagne, le 2e était resté à Tortose où il se trouvait bloqué par les forces espagnoles. Il y demeura jusqu'à l'armistice du 19 avril 1814, communiqué aux « places du nord de l'Espagne vers le commencement de mai. Le maréchal **SUCHET** exprime ainsi ses sentiments à l'égard de la garnison de Tortose : « La brave garnison de Tortose, qui se composait en tout de quatre mille six cents Français, a occupé un corps de quinze mille hommes pendant onze mois ; elle a acquis beaucoup de gloire par sa vigueur et par sa constance à supporter les privations ; elle est arrivée en France le 31 mai ; son digne gouverneur, le général Robert, est un officier de cœur et de tête, sur

lequel j'appelle la bienveillance de Sa Majesté. II a ramené huit bouches à feu, une grande quantité de caissons et de voitures d'artillerie et dix-huit mille outils. » (Lettre du maréchal Suchet au ministre de la guerre général Dupont 11 juin 1814.) -

---

CHAPITRE VIII

HISTORIQUE DES DIVERS BATAILLONS DU 20e DE 1811 A 1814. — CAMPAGNE DES ALPES EN 1813.

Nombreuses unités formées par le 20e entre 1811 et 1814. — La lutte désespérée que Napoléon Ier soutint à la fin de son règne contre l'Europe coalisée, le força à dédoubler jusqu'à l'extrême les unités de son armée et à emprunter de toutes parts des cadres pour ses contingents de nouvelles levées. C'est ainsi que le 20e, après avoir en 1811 créé un 6e bataillon, en 1812 envoyé d'Espagne les cadres d'un 4e dont les hommes furent pris au dépôt, eut encore à former en 1813 un 6e bis et en 1814 un 7e bataillon. Ces diverses unités créées au fur et à mesure des besoins eurent toutes des existences très distinctes, mais presque également mouvementées et glorieuses. Nous allons les suivre successivement sur les divers champs de bataille de l'Europe.

Sixième bataillon. — Le sixième bataillon, formé, comme nous l'avons vu, à Verceil[1] en 1811, servit à constituer la 14e demi- brigade provisoire avec le 6e bataillon du 10e de ligne et le 3e du 67e. Cette demi-brigade fit partie de la 36e division (général Charpentier) et du 11e corps (Macdonald). Le bataillon du 20e était à cette époque sous les ordres du commandant **DECHEVILLY**. Il prit part avec le 11e corps aux diverses opérations de la campagne de 1813.

Le 2 mai, il assiste à la bataille de Lutzen, où les troupes de **MACDONALD** déployées sur les hauteurs à gauche du village de Meyen, leur front couvert par soixante pièces de canon, prennent l'armée ennemie en flanc et menacent ses communications avec les ponts de l'Elster. A la fin de la journée, il fait partie des colonnes qui enlèvent le village d'Eisdorf et repoussent le duc **d'YORK** et le prince **de WURTEMBERG**. Dans cette sanglante rencontre le bataillon fut particulièrement éprouvé.

Après la bataille de Lutzen, les 4e, 6e, 11e corps franchirent l'Elbe et se mirent à la poursuite des alliés. Le 11e corps avait pris la route de Bischoffwerde à la suite de **MILORADOVITCH**. Le 12 mai, **MACDONALD** atteignit l'arrière-garde russe et la poussa de position en position. La division **CHARPENTIER** refoula l'aile droite ennemie, coupa une de ses colonnes et la rejeta sur Bautzen.

Le 19 au soir, le 11e corps se trouvait sur les bords de la Sprée, en face de l'armée alliée concentrée à Bautzen dans une formidable position ; il avait à sa droite le 12e corps, à sa gauche le 6e.

Le 20, avait lieu la bataille de Bautzen au cours de laquelle le 11e corps franchit la Sprée et s'empara des hauteurs de Prieswitz.

Le 21, la bataille recommença et le 11e corps y prit une brillante part en arrêtant à la fin de la journée la gauche russe qui tentait un retour offensif. Cette heureuse intervention de **MACDONALD** contribua puissamment au gain de la journée.

---

1 Le 5e bataillon, formant dépôt, était resté à Verceil durant toute la guerre d Espagne et il y tiendra encore garnison en 1813 et au commencement de 1816. Son historique n'offre aucun fait digne d'être relate.

Pendant l'armistice de Kulm, le chef de bataillon **DECHEVILLY** partit en convalescence et fut remplacé par le commandant **QUINET**, venu de l'état-major du 6e corps ; quant au bataillon, il fut distrait de la 14e demi-brigade et au mois de juin servit à constituer la 11e provisoire avec un bataillon du 27e léger et un bataillon du 102e. II passa, par ce fait, de la 36e division à la 31e (général Ledru).
Les hostilités reprises, il suivit toutes les opérations qui eurent lieu sous **MACDONALD** en Silésie et en Prusse. Le 22 septembre notamment, il se signala au combat de Bischoffwerde, après lequel **BLÜCHER**, repoussé, se retira sur la Sprée. Le commandant **QUINET**, tout récemment placé à la tête du bataillon, fut tué dans cette affaire et remplacé le 28 septembre par le commandant **GRUNDLER**.
Cet officier a l'honneur de commander le détachement du 20e à la terrible bataille de Leipzig. Le 1er jour (16 octobre) le 11e corps forme l'aile gauche de l'armée, la 11e demi-brigade provisoire marche sur le village de Wachau et appuie le mouvement de la jeune garde sur ce point. Les attaques successives qui rendent les Français maîtres du village sont des plus meurtrières et, vers trois heures de l'après-midi, ils ont à repousser sur la droite de Wachau de formidables charges de la cavalerie autrichienne.
La journée du 17 se passe sans combat. Les deux armées ennemies, comme consternées de leurs pertes (27.000 Français et 42.000 alliés), ne tentent de part et d'autre aucun mouvement.
Le 18, la bataille recommence. La 11e demi-brigade fait partie des braves troupes qui déploient un si brillant courage dans la défense des positions de Holzhausen et Probstheyda, contre lesquelles viennent se briser les épaisses colonnes des Russes et des Prussiens. Quand la nuit arrive, nos admirables soldats ont repoussé sur tous les points du champ de bataille les attaques des alliés et, particulièrement à Probstheyda, résisté non seulement au courage de leurs agresseurs, mais encore à la trahison de l'armée saxonne qui, sur le champ de bataille, a tourné ses armes contre ses alliés du matin. Mais le succès des Français a épuisé leurs forces et leurs munitions ; Napoléon se décide à la retraite. Elle commence le 19, à l'aube. Le 11e corps est de ceux désignés pour la soutenir en tenant coûte que coûte dans Leipzig. Il résiste vaillamment, dans les faubourgs du Sud, à toutes les attaques des coalisés jusqu'au moment où la retraite est ordonnée (vers midi). Mais il se trouve parmi les 20 000 Français que l'explosion prématurée du grand pont de l'Elster oblige à se faire massacrer dans les rues de Leipzig ou à s'exposer à une mort presque certaine en traversant la rivière à la nage. Son chef, le maréchal **MACDONALD**, n'hésite pas à se jeter dans les flots et, plus heureux que l'illustre **PONIATOWSKI**, parvient à gagner la rive opposée.
Après les trois journées sanglantes de Leipzig, la 11e demi-brigade suivit la Grande Armée dans son mouvement de retraite par Erfurth sur Mayence. Le 30 septembre, le 6e bataillon du 20e arriva à Hanau et se trouva parmi les cinq mille hommes dont l'empereur disposa au début de la journée et qu'il lança en tirailleurs dans la forêt pour en forcer le passage. Ces braves s'avancèrent jusqu'au moment où ils furent arrêtés au débouché des bois par toute l'armée bavaroise rangée en bataille. Cette armée fut culbutée par Napoléon qui lui fit perdre dix mille hommes et la rejeta au delà de la Kintsig. C'était la retraite sur le Rhin assurée.
Au mois de décembre, nous retrouvons le 6e bataillon à Emmerick ; à la fin du même mois, il arrive à Cleves. Le 1er janvier 1814, il est définitivement incorpore dans le 107e régiment de ligne.

Quatrième bataillon. — Les cadres du 4e bataillon partis d'Espagne à la fin de 1812 avaient été dirigés sur Verceil. Ils y reçurent des contingents de Piémontais et de Provençaux avec lesquels ils reconstituèrent un 4e bataillon incorporé bientôt dans cette brave petite armée d'Italie qui défendit si

énergiquement le territoire confié à son honneur[1] Le détachement du 20e servit à constituer la 29e demi-brigade (4e division, 2e corps d'armée). Le prince **Eugène** porta ses troupes sur Tarvis et de là sur Villach, où il arriva au mois d'août, et commença à opérer sur la Drave.
Le 6 septembre eut lieu l'assaut des retranchements de Feistritz, confié à la brigade **DUPEYRON**, dont faisait partie la 29e demi-brigade. L'ennemi, vivement attaqué, fut bousculé ; ses pertes s'élevèrent à trois cent cinquante tués et quatre cents blessés.
Le 27, dans une reconnaissance sur les bords de la Drave, M. **BRIFFAULT**, sous-lieutenant au 20e, enfonça au pas de charge les rangs ennemis et fit plusieurs prisonniers de sa main[2].
Le 7 octobre, les Autrichiens essayèrent d'enlever la position de Soffnitz, tenue par trois bataillons dont le 20e ; leurs attaques menées avec la plus grande vigueur depuis trois heures de l'après-midi jusqu'au soir vinrent échouer contre la fermeté des lignes françaises. Ils furent contraints de se retirer à la nuit, laissant sur le champ de bataille six cents tués ou blessés. Nos pertes ne s'élevaient qu'à cent vingt hommes hors de combat.
Le 27, l'armée, après s'être repliée derrière la Brenta, attaqua les Autrichiens à Bassano et les repoussa. Le 15 novembre, le 4e bataillon du 20e se retrouva sur le champ de bataille de Caldiero où il s'était illustré huit ans auparavant. Il y prit part à une nouvelle bataille et à une nouvelle victoire. Les résultats, malheureusement, ne furent pas les mêmes qu'en 1805, puis que dès ce moment les armées françaises ne combattaient guère plus que pour assurer leur retraite !
Le 18 eut lieu une seconde rencontre à Saint-Michel, près de Vérone. Mais l'armée d'Italie, débordée de tous côtés par les Anglo-Autrichiens, se concentra sur le moyen Adige où elle put tenir jusqu'à la fin de 1813. Au commencement de 1814, elle se retira sur le Mincio et, le 18 février, fit éprouver aux alliés qui l'avaient attaquée une perte de 7.000 hommes. Quelque temps après avait lieu la prise de Paris, l'armée rentra en France et le 4e bataillon suivit son sort. Nous le retrouvons à cette époque en garnison à Digne avec le 5e bataillon (de dépôt) revenu lui aussi de Verceil.

Sixième bataillon bis. — Premier et troisième bataillons. — Le 5 décembre 1813, fut créé et dirigé sur Lyon un 6e bataillon bis (commandant Botilier) destiné à remplacer le premier sixième bataillon que nous avons vu incorporé au 107e de ligne. Ce bataillon ne tarda pas être rejoint par les 1er et 3e, venus d'Espagne sous les ordres du colonel **ESNARD**. Leur effectif était le suivant :

1er Bataillon.	550
3e Bataillon.	527
6e Bataillon.	600 (conscrits).

Le régiment fit partie de l'armée de l'Est, sous les ordres **d'AUGEREAU**, de la division **MUSNIER** et de la brigade **ORDONNEAU**. Il prit une part active et brillante au combat de Bourg (19 février), où son colonel fut blessé. Après cette affaire, il suivit le mouvement rétrograde d'**AUGEREAU,** destiné à couvrir Lyon. Il prit part sous les murs de cette ville aux combats des 14 et 20 mars, date à laquelle l'armée recula sur Grenoble. C'est là que nous le retrouverons à la fin des hostilités.

Septième bataillon. — Au mois de janvier 1814, un 7r bataillon fut créé à Verceil. Il eut pour chef le commandant **DECHEVILLY**, celui-la même qui avait quitté le 6r bataillon pour raison de santé en

1 L'armée d'italie ne comprenait que 40.000 hommes, 1.500 chevaux et 130 canons sous les ordres du prince Eugene. Presque tous ces soldats étaient des conscrits.
2 Ce fait d'armes est mentionné sur les états de service de M. Briffault.

1813. Le 7e bataillon à l'effectif de six cent quarante hommes fut placé sous les ordres du général **VEDEL**.
Dirigé d'abord sur Aoste, il en repartit le 6 mars pour se rendre à Chambéry ou il était le 24, après avoir franchi le mont Cenis, traverse Modane et Saint-Jean-de-Maurienne. Mais il arriva trop tard en France pour prendre part aux opérations qui eurent lieu dans l'Est.

Deuxième bataillon. — Le deuxième bataillon, qui était resté seul en Espagne, rentre en France au mois de mai 1814 et est dirigé sur le Puy.

Réorganisation du régiment. — Au mois de juin 1814 les divers bataillons du 20e occupaient les garnisons suivantes : 1er, 3e, 6e, 7e à Clermont-Ferrand, 2e au Puy, 4e et 5e à Digne.
A cette date, les sept bataillons se mettent en marche à destination de Montbrison et y sont réorganisés par le général **SÉMELÉ** sur les bases de l'ordonnance royale du 12 mai 1814.
Les dispositions principales de cette ordonnance sont les suivantes : réduction de l'infanterie à quatre-vingt-dix régiments de ligne ; de chaque régiment à trois bataillons de six compagnies ; de chaque compagnie à trois officiers et soixante-douze hommes de troupe.
Ainsi amputée dans tous ses membres, l'armée impériale n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Les Cent-Jours. — Le 20e resta à Montbrison jusqu'au mois de mars 1815. Quand **NAPOLÉON** débarqua en France venant de l'île d'Elbe, il fut envoyé contre lui pour s'opposer à sa marche, mais, comme tous les débris de l'ancienne armée, il subit la fascination du grand meneur d'hommes et de son langage enflammé... « ... Soldats... Venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef : son existence ne se compose que de la vôtre... son intérêt, son honneur et sa gloire ne sont autres que votre intérêt, votre honneur et votre gloire. La victoire marchera au pas de charge : l'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame !... »
Le régiment fit escorte à l'empereur jusqu'à Paris, puis fut envoyé à Lyon et de là dirigé sur l'armée des Alpes où il retrouva un chef qui l'avait autrefois connu et apprécié, le maréchal **SUCHET**.

Campagne des Alpes. — Cette petite armée des Alpes, dont le rôle marque à peine dans l'histoire à côté du drame retentissant de Waterloo, avait à combattre les Austro-Sardes postés dans les défilés et les vallées de la Savoie. L'ouverture des hostilités eut lieu le 15 juin et débuta par une série d'escarmouches.
Ces engagements partiels, tout à notre avantage, devaient bientôt être suivis d'un combat important et glorieux où le 20e eut une part très honorable. Dans les derniers jours de juin, le 14e de ligne (sous les ordres du colonel Bugeaud) et un bataillon du 20e occupaient les deux villes de Conflans et l'Hôpital. Quelques prisonniers apprirent au colonel qu'il devait être attaqué le surlendemain par 10.000 Autrichiens sous les ordres du général **TRENCK** descendu du petit Saint-Bernard, tandis que le général **BUBNA**, venant du mont Cenis avec 20.000 hommes, devait se porter dans la vallée de Maurienne que défendait, de notre côté, la brigade **MESCLOP**.
Le 28 au matin, pendant que se répandaient dans les rangs les sinistres échos de Waterloo, **BUGEAUD** est averti de l'approche des Autrichiens. Il annonce alors lui-même à ses hommes la terrible nouvelle en leur disant qu'il va leur donner l'occasion de venger leurs frères d'armes !
A ces mots, les bataillons du 14e et celui du 20e jurent de faire leur devoir : les Autrichiens attaquent en vain la ligne de l'Arly[1] et le pont qui traverse le cours d'eau ; en vain essaient-ils de nous tourner

1 L'Arly est un petit ruisseau affluent de l'Isère, qui baigne l'Hôpital.

en franchissant le torrent en aval de nos positions ; **BUGEAUD** et ses braves font face à tout, leur fermeté fait échouer les assauts les mieux conduits et les plus déterminés.
Toutefois, les cartouches commençaient à manquer aux Français et peut-être auraient-ils succombé sous le nombre, si un bataillon du 67e accourant au bruit de l'engagement n'eût débouché de la vallée d'Udine.
L'arrivée de ce renfort est pour **BUGEAUD** le signal de l'offensive, Il fond sur les Autrichiens, en tue ou en prend 1.500 et opère sa jonction avec le 67e. Pendant ce temps, arrivait par la route de Chambéry un autre bataillon du 20e. Le colonel se disposait à poursuivre son succès, lorsque survint un officier d'état-major annonçant qu'un armistice était signé entre les deux armées. Ainsi se termina ce combat dans lequel 1.750 Français combattirent pendant dix heures contre près de 10.000 Autrichiens, leur tuèrent 2.000 hommes et leur firent 960 prisonniers.
C'était le dernier exploit des grands vaincus de 1815, et comme leurs adieux à ces aigles impériales que **NAPOLÉON** venait de leur rendre au champ de Mai !

Licenciement du 20e de ligne. — Après la campagne des Alpes le 20e fut envoyé à Issoire en attendant sa dislocation. Dans les premiers jours d'août, il fut licencié et bien peu de ses éléments rentrèrent dans la nouvelle armée royale.
C'est ici que prend fin la deuxième partie de cette étude. Forcément succinct en bien des points, faute de documents détaillés, notre travail n'a peut-être pas mis en lumière aussi vivement que nous l'aurions voulu, cette silhouette puissante du vieux 20e.

HOMMES DE TROUPE TUES A L'ENNEMI

CAMPAGNE EN ITALIE 1805-1810		
MOURAUX	Fusilier	1805. 30 oct. Caldiero
FONTAINE	Sergent	Caldiero
SOMBORT	caporal	id.
GRUDENT	Sergent	id.
ALIX	Fusilier	id.
AUGY	id.	id.
BEINTZ	id.	id.
CROISY	id.	id.
CLEROY	id.	id.
CERDAN	id.	id.
CORTELA	id.	id.
DESTRES	id.	id.

DESMOURGES	id.	id.
FONTAINE	id.	id.
GAUDON	id.	id.
GERAUD	id.	id.
MARCHAND	id.	id.
MARTELET	id.	id.
MELIN	id.	id.
NOEL	id.	id.
PAVILLET	id.	id.
SPACTH	id.	id.
STROLCH	id.	id.
THEBERT	id.	id.
MERCIER	id.	1806. en Calabre
ROQUILLARD	id.	Calabre
CHARPENTIER	id.	1807. en Calabre
POILVEY	id.	Calabre
BON	id.	1809. En Calabre
CLANNEES	id.	Calabre
RUBY	voltigeur	Calabre
HARRICH	Fusilier	1810. En Calabre
MOREAU	id.	id.
NICOLE	id.	Calabre
ROBILLARD	id.	Calabre
CAMPAGNES D'ESPAGNE 1811-1814		
BLOND	Fusilier	1812. Valence
COURSA	id.	id.
NORMAND	id.	id.
VERHLET	id.	1812. Av. Tarragone
ISNARD	id.	id.
LEGERON	id.	id.
SIGLER	id.	id.
LAMOUREUX	id.	Juillet 1812. Lérida

PELHATE	id.	id.
LARBAUCH	id.	Aout 1812
PASCOURET	id.	id.
GUERET	id.	1813. Tortose
SALO	id.	id.
GUERRE CONTRE LES ARMÉES ALLIÉES 1813-1815		
BARREAU	caporal	Lautzen. 2 mai 1813
MOULINE	id.	id.
BRENOM	Fusilier	id.
COMY	id.	id.
COSTE	id.	id.
GAILLARD	id.	id.
MARTIN	id.	id.
PAGES	id.	id.
PICHOT	Fusilier	id.
THEULON	voltigeur	Bautzen. 2 mai 1813
CHEVALIER	Fusilier	id.
BROC	id.	Bourg. 19 février 1814
MARTIN	id.	id.
CAILLOUX	id.	Lyon. 11 mars 1814
GHEVIN	id.	id.
PELLEGRIN	id.	id.
DURAND	id.	id.
HENNEQUIN	id.	id.